

"Humanisme sur le Rhin supérieur" : Une Conférence de Gabriel Braeuner

jeudi 18 avril à 19h à la Chapelle de la Rencontre

L'humanisme en Alsace à la fin du Moyen-Âge et à l'aube de la Renaissance.

L'humanisme, ce mouvement intellectuel de retour aux sources de l'antiquité, parti de l'Italie du Quattrocento, s'est rapidement propagé dans toute l'Europe. Il a trouvé en Alsace une terre d'accueil et de diffusion particulièrement active. Le cadre et l'atmosphère studieuse s'y prêtaient. Les villes y étaient nombreuses et Strasbourg, à l'époque, était déjà une capitale économique et intellectuelle. Avec Bâle, elle avait aussi été une ville pionnière dans le développement de l'imprimerie, découverte majeure du Moyen Âge finissant et vecteur essentiel de communication et de diffusion des idées et des savoirs. Certes, elle n'avait pas d'université, réceptacle habituel du mouvement, mais une école préparatoire, en quelque sorte, l'école latine ou école paroissiale de Sélestat, par laquelle étaient passés la plupart des humanistes de la région qui allaient fréquenter les universités de proximité, Heidelberg, Fribourg en Brisgau et Bâle. Ces dernières avaient été créées vers 1460, à l'issue du Concile de Bâle (1431-1448).

L'humanisme alsacien, comme l'humanisme flamand rhénan auquel il se rattache, est autant préoccupé de belles lettres que de réformes religieuses. Excellents latinistes, bons hellénistes et plus rarement connaissant l'Hébreu, nos humanistes s'inquiètent du spectacle pitoyable que donne l'Église, au message d'autant plus brouillé que les clercs qui la servent sont insuffisamment formés. Ainsi les quatre humanistes alsaciens, qui figurent dans notre Panthéon local, sont unanimes pour reconnaître que seule une vraie et authentique formation permettra de sortir l'Église de la crise. Geiler de Kaysersberg, le prédicateur de la Cathédrale de Strasbourg, Jean Wimpfeling, le pédagogue, Sébastien Brant, l'auteur de best-sellers que fut *le Narrenschiff*, en 1494 ainsi que Beatus Rhenanus, le Sélestadien ami et collaborateur d'Érasme, se feront les avocats de cette indispensable réforme qu'Érasme, « le prince des humanistes » traduira par cette admirable formule : « Les hommes ne naissent pas homme, ils le deviennent. »

Les humanistes sont incontestablement des intellectuels au savoir étendu. Ils entendent faire une place essentielle à l'homme dans leur vision du monde et de la société. Pour autant, leur humanisme n'est pas émancipé de Dieu. Ils s'inscrivent dans une Europe chrétienne à défaut d'être romaine et n'entendent nullement rompre avec le christianisme. Extrêmement minoritaires dans une société largement illettrée, ils sont également des enfants de leurs temps, partageant les préjugés de leurs contemporains concernant les juifs déicides et les femmes suppôts de Satan. Sont-ils seulement charitables ? Muets quand les paysans se firent massacrer en 1525 en plein soulèvement des rustaude, ils répondent, pour la plupart, assez bien à la définition qu'en donna l'écrivain Stefan Zweig, avant-guerre, en les qualifiant de « *Stubenidealisten* », idéalistes de salon qui revendiquent le calme et la sécurité afin de pouvoir vaquer à leurs occupations intellectuelles.

Si les Réformés, davantage en prise avec les réalités sociales, donnèrent l'impression de les éclipser, tout en ayant puisé aux mêmes sources éducatives, les jésuites catholiques et les protestants des Lumières sont d'incontestables héritiers du mouvement. Le nom et l'influence d'Érasme ont continué à agir jusqu'à aujourd'hui. Parmi les héritiers contemporains de cet humanisme chrétien, s'impose naturellement la figure exceptionnelle d'Albert Schweitzer, qui mieux que ses lointains devanciers, sut marier les exigences d'une foi ardente avec un engagement sans faille dans le monde.

Gabriel Braeuner, octobre 2020.